



La Plaque tournante

*Pour un réseau qui permette aux travailleurs sociaux
de sortir des rails de la commande sociale*

Numéro 152 - Novembre 2020

L'hypocrisie républicaine

Cet éditorial ne va peut-être pas plaire à tout le monde...

L'assassinat de Samuel Paty est une abomination, et nous sommes tous bouleversés par le fait qu'un prof ait été ainsi assassiné pour avoir présenté des caricatures dans le cadre d'un cours sur la liberté d'expression.

Mais notre réaction n'est pas de serrer les rangs derrière tous ceux qui font semblant de croire que nous vivons dans une société de liberté, d'égalité et de fraternité. Le retour des idées moyenâgeuses qui ont armé le bras de l'assassin est au contraire l'un des signes que notre société va de plus en plus mal. Et les réactions anti islam qui ont jailli aussitôt de la boîte de Pandore sont tout aussi inquiétantes. C'est une 2ème condamnation de ce geste ignoble : il va renforcer encore le racisme.

La crise, le chômage, la pauvreté, voire la misère et la faim, sont le lot quotidien de dizaines de millions de gens, y compris dans les pays riches. Dans cette société qui brasse des milliers de milliards d'euros, l'école, la santé, les banlieues, les services publics s'enfoncent chaque jour un peu plus dans une situation insupportable. Alors parler d'égalité est un vrai mensonge.

Et cette société est tout sauf fraternelle. Les rapports humains dans l'entreprise ressemblent rarement à des relations entre grande sœur et petit frère (ou vice versa) ! Si beaucoup développent de vraies solidarités, c'est à contre courant, pour se défendre et s'opposer à l'omniprésente loi du plus fort.

Reste la liberté... Celle de parler, oui, elle existe, mais dans certaines limites bien précises (essayez d'écrire « Macron est un con » sur un mur, et je viendrais vous apporter des oranges à la Santé). Ce qui existe vraiment, c'est la liberté de s'approprier le travail des autres. C'est elle qui définit le capitalisme. Par contre, pour ceux qui n'ont pas grand chose, la liberté... c'est tout relatif.

Disons le clairement, la réflexion religieuse est une limitation grave de la pensée. Elle repose sur une aberration qui consiste à donner une valeur de vérité à des histoires fantaisistes plus ou moins anciennes. Elle transforme les fruits de l'imagination humaine, propre à chaque culture, en révélations divines prétendument universelles. C'est une pensée mythologique, parfois proche de la poésie, qui cherche à combler comme elle peut l'angoisse des hommes. Et elle est, et a toujours été, l'un des outils utilisés par les pouvoirs pour contrôler et soumettre leur population. Ceci dit c'est le droit le plus strict de tout un chacun d'adhérer à telle ou telle religion. La seule façon de faire sortir nos jeunes du carcan de la pensée religieuse est de leur faire acquérir une culture humaine la plus large possible, et de leur faire découvrir la relativité des croyances.

Nous avons tous un rôle éducatif vis à vis de la pensée religieuse : apprendre à distinguer réflexion rationnelle, et construction imaginaire. Et nous avons tous à défendre l'égalité de tous les êtres humains, femmes et hommes, et la fraternité de tous, sur cette planète, quelque soit les origines et les pays de naissance.

Alors présenter des caricatures ... pourquoi pas. Mais commençons toujours par celles qui moquent notre propre culture. Nous en reproduisons une ci-contre, qui brocarde les bases religieuses et machistes de notre société. Si nous avions plus de place —et plus de courage— nous en mettrions d'autres sur le catholicisme, le judaïsme, le bouddhisme, les évangélistes, l'hindouisme et, dans le même mouvement, sur l'islam.

Et pourquoi pas aussi, par autodérision, sur cette société réellement fraternelle, débarrassée des idées moyenâgeuse, et fondée sur le contrôle collectif de la production et la répartition rationnelle des richesses, qui devra remplacer —le plus vite sera le mieux— cette société capitaliste.



Mireya, ancienne formatrice à Parmentier, et militante du social au Chili, a posté ce beau témoignage :

Un souvenir à l'occasion de la journée des maîtres. Quand j'étais en quatrième basique (une préparatoire à cette époque) j'ai sauté une classe (ils ne m'ont pas expliqué pourquoi), et ils m'ont mise en cinquième. J'y ai rencontré non seulement des camarades que je ne connaissais pas mais aussi monsieur Loiseau, un maître qui utilisait la pédagogie Freinet. Et pour la première fois de ma vie, je me suis retrouvée assise avec 3 autres enfants, dans un groupe chargé de travailler ensemble. Les pupitres n'étaient pas tournés vers le professeur. Les enfants se regardaient entre eux. Surprise totale. C'était un saut dans l'inconnu. Quelle note le professeur allait-il me

donner ? Comment et pourquoi faire quelque chose alors que le professeur ne me contrôlait pas, n'enseignait pas, ne m'évaluait pas ? À quoi servait de produire quelque chose alors que nous ne savions rien, que nous n'avions aucune connaissance ? Cette liberté, c'était comme si nous étions en dehors du monde de l'éducation, dans une espèce de récréation qui ne me menait nulle part. Ce petit goût de liberté n'arrivait pas à apaiser la stupeur que je n'ai jamais complètement surmontée. Ma relation à la connaissance avait été marquée par mes quelques années de pédagogie traditionnelle. Avec monsieur Loiseau et avec mes camarades, j'ai cependant vécu des expériences impossibles à évaluer. Je me suis posé des questions, j'ai été émue par la poésie, j'ai écrit, j'ai peint, j'ai agi, j'ai participé avec toute ma maladresse au magazine de l'école, j'ai réfléchi et j'ai discuté de politique et de religion.

Hommage à monsieur Loiseau et aux maîtres qui consacrent leur vie au monde des enfants. Hommage aux enseignants qui se lancent dans cette pratique merveilleuse dans laquelle l'enfant est un protagoniste respecté. Hommage à Freinet, éducateur que j'admire entre tous.



Ils continuent !

Etudiant.e.s du travail social : Pour nos métiers et nos conditions de formation. En grève le 3 décembre !

Le tract d'appel est sur notre site, rubrique actualité

Ils ont écrit

Il y a un autre point que je souhaite souligner ici, et que peu ont remarqué : l'assassin avait 18 ans. Celui qui a tenté d'assassiner des journalistes il y a quelques jours avait aussi 18 ans, de même les terroristes du Bataclan étaient de jeunes hommes. Mais comment a-t-on pu en arriver là ? Comment des jeunes peuvent-ils aujourd'hui commettre de tels actes ? La jeunesse n'a pas besoin qu'on lui explique que la société actuelle est dure, injuste, en particulier contre elle. Elle le sent, elle le voit, elle le vit. Mais depuis des décennies, la société transmet aux jeunes les valeurs de l'individualisme, de la démerde pour s'en sortir, quitte à écraser les autres. Le fanatisme religieux n'est qu'une expression de cet individualisme.

C'est un extrait de la déclaration de la FCPE du Val d'Oise.
À lire absolument sur notre site, rubrique coups de coeur.

Christophe réfléchit

Lors de son AG du 5 octobre 2020 le Haut Conseil du Travail Social (roulement de tambour, réunions au ministère et plan de carrière des responsables...) a choisi de répondre à la demande du Ministère des solidarités pour explorer les effets de la période du Covid19 en travail social. Comme d'habitude la réflexion devrait se faire dans l'urgence puisqu'il écrit que "L'exploration doit être conduite dans un temps resserré. Le rapport final est attendu pour la fin du mois de Janvier 2021". Sans doute les comités de relectures, les reformulations et les mises en formes successives serviront-elles de filtres afin de technocratiser la parole du terrain. Deux constats au moins s'imposent :

1) en bousculant les organisations et en distendant les courroies de transmission des instances de contrôle, nos métiers du lien ont retrouvé leur coeur d'activité : l'accompagnement des personnes. Les valeurs fondatrices du travail social, respect des droits et liberté des personnes, adaptation et prise en compte des spécificités de chacun ainsi que promotion de l'exercice de l'autonomie et de la prise de responsabilité, ont montré leur vitalité.
2) même en l'absence de solutions mobilisables ou face à la léthargie des institutions, ASS, ES, EJE, AES, TISF, ME etc... continuent de soutenir et de chercher les réponses les mieux adaptées aux individus. Pendant que la verticalité paralyse, nous entretenons avec eux des relations horizontales.
L'impréparation des organisations a entravé la continuité du travail social. La mobilisation des travailleurs de terrain et la souplesse de nos méthodologies d'action ont permis de maintenir ce qui pouvait l'être. Le Covid19 modifie nos façons de travailler sans les interrompre.

Gaëlle et Sophie nous ont envoyé cette belle réflexion

DE LA « DÉMARCHE QUALITÉ » A LA QUALITÉ : COMMENT SE RÉ-APPROPRIER NOS MÉTIERS ?

Il y a presque 20 ans, apparaissait le texte de loi 2002-2 qui réclamait une mise en conformité des institutions du médico-social, introduisant du même coup ce concept d'évaluation. Il y a eu une mutation de ce concept, dès son origine, car il est intrinsèquement lié à la question économique. Pour y parvenir, il leur fallait faire « table rase » de l'histoire de nos métiers¹. Cette visée « modernisée » de nos pratiques est imposée, nous dit-on, pour lutter contre les phénomènes sectaires, les cas de maltraitements observés dans certains établissements. Par extension toute pratique est supposée potentiellement malveillante. Un climat de suspicion se propage, à cette époque, grâce à des articles ou des revues spécialisées qui s'en font le relais. Ce qui pouvait être, à l'origine, une préoccupation légitime (celle de contrôle du système de répartition des fonds monétaires) est devenu rapidement une véritable « usine à gaz ». Le modèle de référence qui a été imposé est la « démarche qualité », méthode qui a pu faire ses preuves dans le secteur industriel² et qui a été transposé, abusivement, à l'activité humaine. Issue du taylorisme, et du fordisme, elle constitue un point d'appui dans la fabrication de produits à destination de consommateurs qui s'inquiètent à juste titre de la qualité des produits qu'ils achètent. Appliquée à l'être humain, elle révèle largement ses impasses, et sa tendance réifiante.

En effet, cette démarche de normalisation qui entend substituer la méthode d'évaluation usitée dans l'industrie à la relation d'aide forcés ce qui fait la complexité de la relation humaine avec l'expression d'émotions, de l'angoisse, des attachements ou des rejets qui caractérise le « vivant » et l'être parlant.

Pour asseoir cette démarche normative, nous avons vu une prolifération de procédures, grilles, fiches... Ainsi qu'une menace de devoir fermer les établissements qui ne se conformeraient pas. Qu'un « usager » ait un passage à l'acte, celui-ci n'est plus entendu dans sa dimension de souffrance ou de questionnement, mais comme désordre ou comme « troubles » à répertorier dans des classifications diverses, voir à éradiquer.

Ces comportements/problèmes sont indexés, en chiffres parfois, venant révéler un « besoin » à compenser (aide technique, humaine...). L'accompagnement n'est plus perçu dans sa dimension symbolique mais épinglé comme « prestation ». Le professionnel devient un exécutant, son « outil relationnel » relégué à un acte purement fonctionnel, pragmatique. Cet aspect nous interroge car il pointe un glissement de la civilisation, vers une société utilitaire et déshumanisée.

L'auto-évaluation prônée aujourd'hui, nous fait entendre la nécessité de recueillir le consentement de « l'utilisateur » à sa propre soumission à l'égard de cet appareillage.

Nous entendons, depuis peu, l'arrivée d'un nouvel « outil » associant l'idée du chiffre à une équivalence budgétaire.

Combien de temps nous faudrait-il pour entendre la dérive de ce glissement sociétal ? A la faveur de la contingence actuelle (COVID 19), ne pouvons-nous pas nous ressaisir de nos valeurs, de l'éthique de nos métiers ? Comment faire pour se réapproprier nos métiers ?

Nous souhaitons saisir l'espace ouvert par le Jour d'Après pour réinterroger et remettre en circulation la possibilité d'un débat citoyen, dans lequel les professionnels engagés dans les métiers du soin et de l'accompagnement, pourront réécrire une éthique de leur activité.

1- Du social, du soin et par extension de la culture...etc.

2- Bien que certains aient pu entrevoir les limites d'une application stricte de ces process. Voir, par exemple, Christian Doucet consultant en entreprise

« La qualité », PUF, Que sais-je ?, 2005.

Vidéotheque *POTS*

Bande de filles

Un film de Céline Sciamma, bien intéressant, comme tous ses autres films. Il est sorti voici plusieurs années, mais on peut le voir sur Netflix. Si vous voulez rentrer dans la tête d'une jeune fille noire, vivant dans une banlieue d'aujourd'hui, si vous voulez comprendre ses angoisses, ses envies, ses craintes, ses espoirs, si vous voulez vivre de l'intérieur son désir d'approcher des garçons ... mais sa colère devant le mépris et l'humiliation par les "mecs", alors il faut voir ce film. Il faut faire connaissance avec Marieme, la suivre au collège —où on lui fait comprendre qu'elle doit abandonner ses espoirs d'avenir— la suivre dans la rue, écouter de la musique avec elle, sa musique, qui donne justement l'espoir d'une autre vie. Marieme se sent enfermée dans sa famille, et finalement solitaire, mais c'est en rencontrant les trois autres filles de "la bande" qu'elle osera se lancer dans sa vie à elle, avec elles, en se serrant les coudes, en testant ensemble des comportements, des répliques bien senties, des émotions... Un film sensible et éclairant.

BANDE DE FILLES



Sur notre site
www.pourletravailsocial.org
On y trouve tous les anciens numéros
et beaucoup d'autres textes...

A ce jour la liste de diffusion de la Plaque Tournante comporte
1658 adresses mail. **N'hésitez pas à envoyer de nouvelles adresses
pour élargir cette liste !** Rédaction de la Plaque Tournante et donc
toute responsabilité assumée : Marcel Gaillard
Pour nous joindre, écrire à pourletravailsocial@orange.fr